

LORENZO PESTELLI

LE LONG ÉTÉ

Chine • Vietnam • Japon • Corée • Cambodge • Siam • Malaisie
Bali • Java • Sumatra • Ceylan • Inde dravidiennne • Népal • Tibet
Inde • Mer australe • Occident



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

LE LONG ÉTÉ

DU MÊME AUTEUR

Occhi di grandine,
Tipocalcografia Classica, Florence, 1954

Falaises d'ocre,
Office de diffusion artistique, Namur, 1954

Poésies de la rue des Moutons,
Office de diffusion artistique, Namur, 1954

De l'absurde à l'espérance,
Thèse de lettres à l'Université de Montréal, Montréal, 1956

Piécettes pour un paradis baroque,
L'Age d'Homme, Lausanne, 1975

Pour une décollation de saint Soi-Même,
Éditions Zoé, Genève, 1984

Départs !,
La Fureur de Lire, Genève, 1996

Lorenzo Pestelli

LE LONG ÉTÉ

Chine ♦ Vietnam ♦ Japon ♦ Corée
Cambodge ♦ Siam ♦ Malaisie ♦ Bali
Java ♦ Sumatra ♦ Ceylan
Inde dravidiennne ♦ Népal ♦ Tibet
Inde ♦ Mer australe ♦ Occident

*Préface à l'édition originale
de Nicolas Bouvier*

Postface de Jil Silberstein

ÉDITIONS ZOÉ

Première édition :
Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1970, 1971

© Michène Chappaz-Pestelli et les Éditions Zoé,
11 rue des Moraines, CH-1227 Carouge-Genève, 2000

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration (avec l'aimable autorisation
de Bertil Galland) : Zodiaque se trouvant au plafond
du portail d'entrée d'un temple shintoïste

de l'île japonaise de Kioussou,

© photo Pierre Rambach

Portrait de l'auteur : Marcel Imsand

ISBN 978-2-88182-601-6

*A Michène,
Aéna et Riane,
les trois Taras qui ont éclairé ce voyage.*

*Itinéraire poétique et politique
divisé en dix-sept heures solaires*

« C'est pourquoi on l'attend encore,
on l'attend à nouveau le poème du vrai
voyage... Et les poèmes de l'appel au
voyage demeurent... »

Henri Michaux

« Quant au Réel, il triomphe avec
brutalité. Le coup de plongée a réussi.
J'ai brutalement étranglé ma peur du
Réel. Je m'en suis allé au-delà. »

Victor Segalen

THESAURUS PAUPERUM

« Esclave impatient qui conquiert les horizons et qui ne se satisfait ni de présence ni d'absence. »

Mohammed Iqbal.

On se débarrasse à bon compte des voyageurs et du voyage en alléguant que presque tous les départs sont des fuites. Peut-être. C'est oublier qu'il y a des choses devant lesquelles on ne peut que fuir : des lieux, des familiers, des « raisons » qui nous chantent une chanson si médiocre qu'il ne reste qu'à prendre ses jambes à son cou. On part pour s'éloigner d'une enfance étouffante, pour ne pas occuper la niche que les autres déjà vous assignent, pour ne pas s'appeler Médor. A l'origine de bien des aventures il n'y a que ce refus pour motif. C'est ainsi que, plantant là la Sorbonne et la philosophie, Lorenzo Pestelli s'est mis en route il y a bien quinze ans de cela. A l'exception de quelques séjours en Belgique, en Algérie, en Chine et à Genève, on peut dire qu'il ne s'est quasiment pas arrêté depuis. C'est qu'une fois entrepris, le voyage prend soin de lui-même et fournit à mesure à notre curiosité, notre enchantement ou notre révolte des raisons d'aller s'exercer plus loin. C'est particulièrement vrai des voyages en Asie.

« Eurasie, mère courbée » écrit Pestelli. Que l'Asie soit véritablement notre mère, un esprit sensible à la lumière et au passé ne tarde pas à s'en apercevoir. Au fil imprévu de la route, tant de détails et d'incidents viennent nous confirmer dans ce sentiment d'une filiation retrouvée. Cette découverte apporte d'ailleurs sécurité et douceur. Pendant un temps on rêve comme autrefois

Préface

Hérodote, de réconcilier les deux partis des guerres médiques ; on s'imagine, Mercure frugal et médiateur, toujours en route pour apaiser son plus ancien passé. Puis, l'exotisme une fois dissipé, et surtout lorsqu'on voyage en pauvre, ce songe de « bons offices » fait place à la colère. On apprend à mieux connaître les douteux bienfaits d'une colonisation qui en subordonnant ce que l'Europe avait de meilleur à ce qu'elle a de pire, a accepté d'avance l'état de chose si laconiquement défini par Nizan : « la prière et l'absinthe... l'eucharistie et le travail forcé. » Passons. Je ne crois pas plus au « bon asiatique » qu'au bon sauvage, mais n'importe quel voyageur averti comprend que lorsque nous sommes — en écartant la famille — venus au chevet d'une Asie moribonde, ce n'était pas pour la soigner. Avait-elle vraiment besoin de nous pour pourrir plus vite ? A force de retrouver partout les mauvaises cicatrices de nos installations et passages, le voyageur commence à s'interroger ; il n'est plus si fier de sa mine ni de sa peau. Lévi-Strauss a pertinemment fait remarquer que l'ethnographie est une des expiations de l'Occident. Certains voyages aussi, pèlerinages auxquels le voyageur se condamne, ont comme une valeur de rachat. Lorsque Pestelli arrive en Chine où son long poème commence, il n'est avide que d'espaces, de dialogues, de rencontres, de « géantes à dompter et de livres sibyllins ». Ses cupidités sont dans l'imaginaire. Il n'est riche que d'illusions à perdre, et d'un immense vocabulaire, sac de mots à casser comme des cailloux, vrai travail de forçat. Il n'est bourgeois que de Calais ; la corde au cou il attend le verdict.

Mais à ces *peccavi* d'occidental, la Chine de Mao répond par une clémence lointaine et par la quarantaine dorée dont les professeurs étrangers ont tant de peine à sortir. Obstacle du langage, bureaucratie méfiante et paperassière d'avant la révolution culturelle. Confiné dans un luxe dont précisément on souhaitait se passer, on n'a aucun moyen de rencontrer le quotidien ni de trouver dans ce gigantesque chantier sa véritable place. Perplexité, examen de conscience, isolement mortifié : le solitaire se découvre atteint de tous les maux qu'il prétendait guérir. Le jour, on peut encore, exilé intérieur, suivre le cortège en silence son drapeau roulé sous le bras. Mais la nuit ? au néophyte exclu ne restent que les rêves et les mots pour garnir son indigence. A l'« Heure du Tigre », juste avant l'aube, Pestelli en fait tout seul bombance. Il litanise sur nos

anciennes impostures pour s'expliquer les raisons de ce rendez-vous manqué. Il se tisse un cocon de phrases dans lequel pouvoir s'endormir. Il se calfeutre dans l'allégorie et tisonne son vocabulaire sans parvenir à se réchauffer : draperies verbales et banderoles de mots pareilles à celles qui font trébucher les évêques dans les Danses des Morts allemandes. Comme l'écrivait encore Nizan qui rappelle à plus d'un égard le Pestelli des textes chinois : « Lorsque tout ce qui est au monde paraît interdit, la vie intérieure arrive, on n'attendait plus qu'elle. On convoque ses propres ombres qui rabâchent et prophétisent ». Il s'agit avant le lever du jour de les faire taire et de s'en délivrer. Il s'agit aussi de rejoindre, en l'amenant à comparaître dans l'imaginaire, cette Chine réelle dont la prudence officielle vous interdit l'accès. Double entreprise où le langage est tantôt invocation et tantôt exorcisme : en cherchant dans l'obscurité une Chine insaisissable, on se débarrasse de sa mémoire, on s'allège pour la longue odyssée de retour. Ainsi s'opère naturellement un glissement du politique (langage où l'interdit subsiste) au poétique (langage à « sésame ») sans que le premier terme, qui est aussi le premier « plan de lecture », soit démenti par le second.

Cette heure chinoise qui précède l'aube me fait penser à la Tentation d'un saint Antoine asiatisé, une sorte de sabbat où tous les démons du voyage vous narguent et vous menacent. Lorsqu'en pareil péril on attend son salut du langage, il est recommandé de le bourrer comme un canon, jusqu'à la gueule. Pour ce prélude lunaire, le style de Pestelli a toute la démesure qui convient : ramifié, fluctuant, furtif, créant son propre dédale pour égarer l'adversaire. Carquois à images de soies funèbres décochées dans la pénombre, cavalcades d'adjectifs pour tenir le froid en respect, et grand inventaire des merveilles pour faire pièce au dénuement. Cette surabondance et cette prolixité sont donc de force majeure : en vidant son sac d'homme aux abois on achète le droit de poursuivre sa quête. Ce « trop » qui suffit tout juste à payer la rançon ressemble au butin d'un pillard auquel le voyage aurait fait rendre gorge : les icônes enfouies dans la cannelle, les philactères d'or cachés dans le cornet à dés, l'Ankus du Roi perdu dans un ballot

Préface

de paradoxes. Une voix parfois radotante de solitude et pour laquelle le temps n'existe plus compte et recompte ses richesses fictives, mélange ses parts d'héritage et confond avec une liberté que j'aime les prestiges du passé et les espoirs du présent. Au sobre ennui de Monsieur Teste je préfère en l'occurrence les cris, les odeurs fortes, le désordre vertigineux du bazar oriental ou le sourd bourdonnement de la lamaserie tibétaine : trésor sémantique, bagage livré en vrac à un octroi imaginaire, qui sera épuré, décanté, réduit en « scories » que le texte heureusement nous conserve, et légitimé par les tribulations d'un interminable retour.

Dans la tradition ésotérique les voyages vers l'Est sont une remontée vers le passé, la sagesse ancienne, et les sources d'énergie perdues. Les Romantiques qui « faisaient l'Orient » poussant jusqu'à Palmyre ou même Persépolis ont très bien senti cela. Nerval en particulier. Le retour vers l'Ouest au contraire est un chemin redoutable qui conduit du plan des intuitions et du rêve à celui de l'effort concret, de la réalisation hic et nunc. C'est bien ainsi que dès le Japon où je l'ai rencontré Pestelli a conçu son retour. Dans sa mytho-géographie dont il me parlait volontiers se dessinaient deux axes : l'un, de la périphérie au centre, qui par une spirale, le rapprochait de ce Tibet aujourd'hui inaccessible, lieu d'une fascination ancienne et qui, comme le « Mont Analogue », ne semble exister que pour nous être refusé ; l'autre, d'est en ouest, conduisant du Levant japonais jusqu'au Couchant occidental. De l'Heure du Tigre (4 heures) à celle du Chien (21 heures) en suivant le bestiaire du zodiaque chinois, Pestelli s'accorde toute une année à brasser la poussière au chaud avant ce retour qu'il redoute. Adapter ainsi sa course à celle du soleil lui donnait entrain et courage ; le patronage de cet astre robuste avait pour lui autant d'importance que pour ces marins d'autrefois qui ne naviguaient pas sans le secours des étoiles. On m'objectera peut-être qu'un voyageur peut fort bien s'en aller et revenir sans montrer ses écrouelles ni s'annexer une symbolique qui semblerait réservée à la caste des professeurs sédentaires. On peut aussi perdre son temps. Il me plaît qu'un homme qui s'est voulu pauvre rappelle que ces grandes mécaniques célestes appartiennent à chacun. Il me plaît que ce voyage

qui prendra trop souvent l'allure d'un cauchemar emprunte sa force et ses raisons à la mythologie et aux archétypes, rêves vieux comme le monde qui ne s'incarnent plus aujourd'hui que dans des esprits frugaux, passionnés et volontairement démunis. Les autres ont trop d'affaires pour avoir tant d'ambition.

Japon, Corée, Cambodge, Thaïlande : les étapes de l'aube et du premier matin n'ont rien d'une « Invitation au voyage ». Dans une langue souvent superbe à laquelle chaque pays apporte un élément nouveau, ce sont les doléances d'un perpétuel éconduit, d'un Job dont le fumier couvre un demi-continent. Il sent l'Asie comme un océan de visages effacés par la peine ou la faim, pâte à misère d'où nulle tête ne dépasse. Pas un portrait, pas un dialogue. Là où il s'arrête la souffrance des autres apparaît et répond à sa propre angoisse. Les fêtes mêmes ! « mal venues à qui patiente en portant son énorme pavé ». On ne s'accorde pas encore le luxe de l'anecdotique et du particulier.

Tandis que le présent continue à être perçu comme humiliation ou quiproquo, le passé — c'est-à-dire la leçon des pays traversés — reçoit son véritable sens. Derrière le voyageur qui chemine, les ombres s'allongent, « le Japon prend de l'ampleur, la Chine est devenue un géant ». Les graines semées ici et là sans trop d'espoir commencent à porter des fruits inattendus. On rend une tardive justice à ces lieux qu'il a fallu quitter pour pouvoir les comprendre ; le bonheur est rétrospectif.

Ce décalage si mortifiant, cette inaptitude à saisir le présent que la vie nomade met en évidence, est un des enseignements les plus précieux du voyage, car c'est le voyage lui-même qui peut vous en guérir. L'esprit est successivement débouté des bivouacs où il comptait se reposer sans droit, il est en somme chassé vers le haut. Le confort intellectuel est, entre bien d'autres choses, « Interdit aux nomades ». Il y a parfois chez Pestelli la bile et l'aigreur du chemineau enfoncé dans sa haie le chapeau sur les yeux, et dont les familles endimanchées jalourent bien à tort la « liberté ». Cette liberté c'est celle de voir à chaque étape disparaître une vision du monde où l'on commençait à se sentir à l'aise au profit d'une perception plus juste mais qu'on n'a pas encore trouvé moyen

Préface

d'aménager ni surtout d'exprimer. Il faudra la beauté véritablement magique de Java Central, à l'Heure du Cheval où le soleil est au zénith, pour que cette vérité lui apparaisse. Devant les fabuleuses terrasses du temple de Borobudur, il lui apparaîtra que notre travail est semblable à cette architecture où à mesure que l'on s'élève chaque « point de vue » abolit et justifie le précédent.

Parallèlement on assiste à la disparition du voyageur. Il prend la couleur incertaine de tous les murs qu'il a rasés ; les illusions et les « causes » s'amenuisent à chaque pas. Dans un très beau texte d'un grotesque curieusement hoffmannien il abandonne à Angulla street — les « puces » de Singapour — ses hardes, ses masques, ses derniers titres à une identité. Dans le grand chaudron de l'Asie on « oublie les anathèmes du départ ». Croisé mystifié, redresseur de tort déconfit, on s'aperçoit qu'on s'est escamoté soi-même. Envoyé l'état-civil ! On n'est plus rien, le voyage a presque tout emporté, mais le maigre balluchon qui vous reste commence à « faire le carat ». En chemin, la pensée est devenue plus concrète, le style plus acéré, on a égaré quelque part les derniers relents d'académisme et les pédanteries de la certitude. Un vocabulaire somptueux, héraldique, blasonné, qui a subi l'épreuve du feu peut désormais servir à décrire le quotidien, voire le sordide en leur rendant justice. De pays en pays ou plutôt d'Heure en Heure cette conquête est très sensible.

Quand l'écriture approche de ce qu'elle devrait être, elle ressemble intimement au voyage parce qu'elle est comme lui une disparition. Loin de prétendre comme on le croit à une affirmation de la personne, c'est sa dilution qu'elle propose au profit d'une réalité qu'on veut rejoindre. Cette légèreté est le plus grand cadeau que la vie puisse nous faire, mais encore faut-il l'accepter.

A cause de tout ce qui précède, le retour en Europe est le moment le plus périlleux du voyage. D'abord parce que chez nous la frugalité pauvre est moins tolérée qu'en Asie où elle n'est finalement qu'une façon de ressembler à tout le monde. On s'est consolé d'avoir perdu son ombre, mais on sait bien qu'ici on vous demandera où elle est passée, et qu'on attendra de vous un peu de cette épaisseur sociale sans laquelle on est bon pour la fourrière.

Est-ce un hasard ? Le retour, c'est justement l'Heure du Chien.

On craint les malentendus. On sait bien que les sédentaires vont vous prêter toutes sortes de vertus pittoresques et conquérantes alors que tassé dans un wagon à bestiaux ou assis sur son cheval crevé on n'aura pas même « vu Jérusalem ».

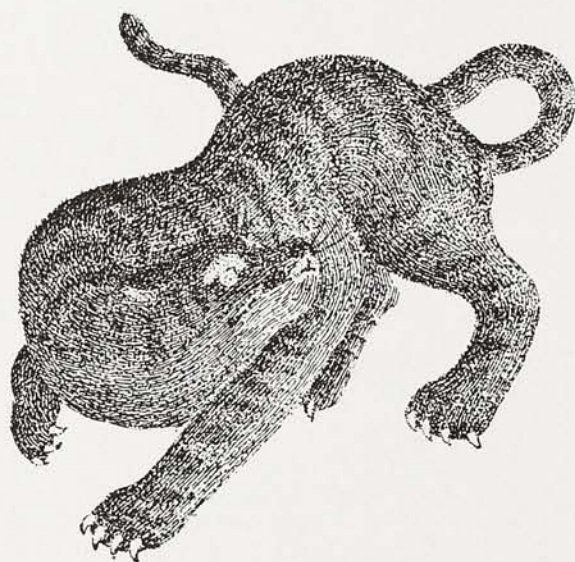
A peine arrivé en Suisse, Pestelli cherche à s'éclipser ; il songe même — un petit conte sarcastique écrit au Tessin en fait foi — à se réfugier dans une courge et à y passer le reste de ses jours. Remercions en passant Galland de l'en avoir fait sortir.

En Extrême-Orient l'Heure du Chien est aussi celle des délivrances rapides, des parturitions aisées : les chiennes mettent facilement bas leurs petits. Pour Lorenzo, le moment de se mettre au travail d'établi. Nous ses amis — il en a partout — lui fîmes sommation de déballer sa marchandise, d'attaquer la besogne, et nous lui signifiâmes d'être heureux dans nos cantons de belle herbe. Les pages écrites sur son retour me font douter du succès de cette dernière exhortation. J'avoue que sur ce point particulier je ne lui faisais guère confiance, tant je savais son pessimisme inconditionnel — sorte de dandysme funèbre et monteverdien — chevillé à son âme toscane.

« Le Long Eté » est là, c'est l'essentiel, et c'est un livre important. Il peut se lire à la suite, ou au contraire en piquant dedans avec une aiguille comme nos grands-mères le faisaient autrefois pour la Bible. On peut sauter, reprendre, annoter, refaire tout l'itinéraire, en chanter un extrait chaque matin dans son bain, tant la variété qu'il propose est grande et tant l'architecture intérieure devient à chaque lecture plus perceptible. A réciter comme l'*Odyssée*, ou à interroger comme le « Grand Albert ». C'est une œuvre qui rappelle ces sommes du Moyen-Age, « Invention du monde » ou « *Thesaurus pauperum* », écrites par des gueux érudits et vagabonds qui avaient noms Brunet Latin ou Barthélémy l'Anglois et où l'on trouvait, entre un portrait de la Reine de Saba et une recette contre la goutte, une plainte en forme de *kyrié* où l'auteur maudit la dureté des temps, les mauvais ducs, les abcès qui le rongent ou le piteux état de son pourpoint. « *Thesaurus Pauperum* » donc, c'est dire qu'il est à chacun. Puisons dedans sans vergogne, l'expérience enseigne qu'on est toujours un peu plus pauvre qu'on ne le croyait.

Nicolas Bouvier.

Le zodiaque de la couverture se trouve au plafond du portail d'entrée d'un temple shintoïste de l'île japonaise de Kioussou (Photo Pierre Rambach). Le zodiaque est interprété à la page 232. Les notes sont groupées en fin de volume.



HEURE DU TIGRE

« Ah ! Quand on est pris dans
l'engrenage du tigre ! »

Henri Michaux

« J'écris. Mais celui contre qui
j'écris ne sait pas lire. »

Arnfrid Astel

I

HEURE CHINOISE

FLEUVES PARALLÈLES

« Ils sont gens pacifiques, pour avoir été bien éduqués et accoutumés par leurs rois qui étaient de même nature... Ils s'aiment tant les uns les autres qu'un district peut être regardé comme une grande famille, pour l'amitié qui existe entre les hommes et les femmes par raison de voisinage. Si grande est leur familiarité qu'elle se développe entre eux sans jalousie ni suspicion à l'égard des femmes, auxquelles ils portent le plus grand respect... Ils sont également bienveillants aux étrangers qui viennent à eux pour commercer et les reçoivent aimablement dans leur demeure, les saluant et leur prêtant toute assistance et tous conseils dans les affaires qu'ils conduisent. »

Marco Polo, *Le Livre des Merveilles*.

Piécette

DÉPARTS!

L'ombellifère guindée de notre tendresse déploie au grand jour ses secrets tressaillements, les cordes du violoncelle intérieur vibrent au moindre hennissement de la locomotive. La sirène du bateau crache son cri strident à travers les airs et les muscles indociles qui nous agitent font tomber le masque peint à même la peau. Les mousses énigmatiques du centre se soulèvent et voguent sans ordre sur les plaines de notre ancienne indifférence.

N'y a-t-il pas un peu de mort dans cet arrachement soudain du crabe qui mord nos entrailles ?

Départs dont la neige du souvenir garde intacts les trémolos indicibles !

Nous partons dans tous les sens et à tout instant, après avoir planté des trèfles au mauvais endroit, nous partons pour ne pas mourir autrement !

Le monde n'est plus assez grand pour légitimer tous ceux qui font leurs adieux sur les quais ; ils appareillent, ils lèvent l'ancre, ils s'exilent spontanément, ils enrubannent les hémisphères de leurs traces impossibles à reconnaître, ils dressent leurs petits tas de chimères qu'emporte le vent, engrais pauvres en silence qui n'alimentent pas l'affamé, petits spermes fragiles, condamnés à leur fonction d'orgasme pendant que la terre, comme elle le fait, expire surpeuplée.

Nous pourchassons avec fièvre la salive occulte du dépaysement qui disparaît au fond des bouches irritées par cette aube descendue trop tôt, déjà fumée d'une flamme trop violente !

Nous partons pour multiplier nos existences et dresser devant les temples des idoles dont nous sommes, en effet, les propriétaires, mais qui masquent mal notre manque de piété.

Nous partons pour renforcer l'exil de tous ceux qui dorment sans la femme autrefois rencontrée. Séparés de leur Lesbie * par la dérive de tous ces milles à parcourir, ils trompent leur amour-propre qui ne saurait pas supporter d'être bafoué dans Rome.

Nous partons pour ne pas tuer, pour sauvegarder les misérables parasites qui nous démangent, nous partons et l'Europe n'est plus en Europe, mais dispersée aux quatre vents du voyage.

Et, à ceux qui rentrent, l'on ne sait quoi souhaiter et à ceux qui y restent quoi dire.

« Ne portez-vous pas l'exil de ne pas être en exil ? »

Les uns sont enterrés, les autres ressuscitent, mais quels sont les vivants ? Ceux qui s'infligent une mort prématurée ou ceux qui s'obstinent à entretenir leurs bagatelles intérieures ? Nous partons défigurés par tous ces trains qui nous arrachent à l'indolence et nous croyons peser beaucoup dans la balance des adieux.

Nous nous laissons prendre par la flatterie des départs ; c'est pour cela que nous partons continuellement !

Et nous demeurons les éternels partis. Partis et non pas voyageurs, en qui veille la souris du retour. Avec les larmes du départ, nous formons des colliers d'illusions qui miroitent dans les vitres du véhicule qui nous emporte. Et nous nommons les mouchoirs qui s'agitent au loin, heureux d'être avec ceux qui s'en vont. Nous plaignons ceux qui restent en vie pour nous regretter car les absents ont plus d'envergure ; du moins, pendant le deuil, les fleurs encore fraîches sentent bon ! Mais, bientôt, la dalle marbrée de l'absence défigurera notre visage enfoui dans la vermine du sommeil. Et le soleil resplendira sur les amours infidèles de ceux qui restent en vie pour nous trahir ! Nous connaissons dans l'opaque sépulcre d'Ephèse * les extases de la veuve impie qui démasquent le traquenard d'un serment mille fois prononcé.

Dans l'horrible tombeau de l'absence nous aurons des loisirs pour ranimer les ombres de celles qui nous ont, une fois, aimés, pour évoquer les amis autrefois rencontrés, pour déplorer la sève versée aux pieds des bambous. Nous aurons du temps pour compter ! Arithmétique infaillible, opium de calculs savants qui maintient dans nos vertèbres détériorées par la vacance des os une lueur de conscience !

Et nous mourrons peu à peu pour ne pas avoir à quitter le pays qui nous exclut ; il faudra bien, après maints départs, répondre

de notre séjour ; après avoir enjambé autant de frontières, retrouver le fil perdu, noué à maints endroits, îles et archipels de passage, où s'est accrochée pendant un instant notre volonté de survivre. Mais personne ne survit après de si nombreux départs ; tour à tour un peu de notre moi se détache et glisse dans la brume des paysages qui s'entassent dans la malle de l'oubli.

Nous rentrons déjà creux ; où est le tombeau de famille, dernier hôtel à pension illimitée ? Mettons-nous en règle avec les frais et les modalités de séjour !

Revenus dans cette terre qui fut la nôtre, nous aurons à obtenir le droit d'user les parois sculptées du caveau maternel, visa de mort et d'immersion !

Eternels étrangers, mais à l'aise dans notre peau, qu'allons-nous devenir dans l'obsession de tous ces exils infamants ?

Le visage d'Arlequin de notre vie ne peut plus tromper personne ! Il n'y a pas d'homme qui nous reconnaisse. Hors venus dans les corps de nos mères, mal venus à tout propos, à l'école et au régiment, réfugiés d'un pays imaginaire, nous adaptons le monde à nos membres trop longs pour être aimés davantage.

Polypodes accrochés aux mille entailles de la terre, nous défions les lois qui nous arrachent ; nos jambes mollissent et disparaissent, mais nos bras creusent ailleurs un nouveau repaire pour les années à venir.

Nous inventons des membres qui fleurissent, mais les tenailles sont là pour décrocher ces floraisons jamais vues !

Ainsi se traîne de lieu en lieu la plante fugitive ; l'embryon se forme, en peu de temps, éphémère et lucinocte. Il luit en marge des générations qui s'étendent, il capte leur déraison.

Enfin, condamné par le reflux qui monte sourdement des entrailles maritimes, il va au delà du surpeuplé pour recouvrer le silence.

Jusqu'au jour où, de l'inextricable souffrance des départs, se détachera l'adieu suprême qui apaise les deux parties séparées.

Et dans le nouveau véhicule* qui nous emportera montera la soif qui désaltère...

Juillet 1965.

Notes de voyage

Et l'avion trop vite, je dis, trop vite, nous emporte du Tell * aux abords de la Mongolie ! En survolant les bras gigantesques étendus dans les mers, les mains couvertes d'espaces bruns ou verts, arrosées à satiété par la mousson, les étendues de forêts sans fin, les rizières endormies dans le couchant, l'embaras des saules qui s'extasiaient le long des ruisseaux tracés par une main divine...

Ciel, arbres, feuilles ! Le monde semble le même partout. Et nous sommes dans la grande Chine des T'ang, des Ming et de Mao ! Nous venons à elle, non pas, comme Marco, pour marchander, mais prêts à remplir notre vie d'un vin nouveau.

On nous offre du canard laqué, des grains de tournesol, des pousses de bambou et nous nous perdons dans un dédale creusé dans le riz dont nous stuprons les pyramides couvertes de bourgeons dogmatiques, cultivés dans les lagunes et dans la douleur.

Aujourd'hui, sur la place Tien An Men *, l'Orient est plus rouge que jamais. Rouge de sang, rouge d'illusions et de gloire ; les soldats exaltent la victoire et tiennent dur face aux provocations impérialistes. Mais c'est, encore, le soleil des anciens empires qui roussit les bouches qui n'ont plus faim et les bicyclettes qui portent les hommes au travail.

Enfin, voilà des rues qui ne sont pas capitalistes ! En quoi cela consiste-t-il ? La volonté collective a remplacé les désirs individuels.

Pluie, brumes chinoises qui cachent les temples aux nuages bleus, mariés aux tuiles vernissées. Je m'enfonce dans l'alcôve rougeâtre de la Chine sans retrouver les dos des esclaves fustigés dont parlait

le poète; je vis dans le Milieu* en me souvenant à peine des péninsules extrêmes. Milieu où s'agitent les poupées du théâtre d'ombres, les masques de l'Opéra de Pékin, les archets des violons malin-gres et le spectre du révisionnisme. Je m'ancre à cette vie nouvelle, je redimensionne cette carène inutilisable qu'est devenue mon existence et je l'adapte au sourire d'un peuple qui ne parle aucune de mes langues.

En Chine, on a une vision du monde unilatérale, mais qui est sensiblement plus juste...

A la civilisation occidentale pourrie et décadente, rendue comme folle, surchargée de désirs et d'ennui, la Chine oppose un équilibre sain, un moralisme prudent, une vision altruiste des rapports entre les hommes qui ne lui fait que trop d'honneur...

Cambaluc* : je suis dans la Cité du Double !

Nous vivons dans un château de glace, le château de la Chine. Installés dans l'angle nord-ouest d'un cercle. Cercle-île, dont les points du contour sont équidistants du centre: Tien An Men, Porte de la Paix Céleste !

Notre nom, notre condition, nos qualités, le respect que l'on nous doit, notre tare et notre vice : tout cela dans « Experts étrangers » ! Que sont devenus les émigrants à l'envers d'autrefois ? Ils portent un nom plus grand qu'eux dans un pays où chacun a sa place.

Demain, nouveau voyage ! Pleine mer, plein air, plein vent, est-ce cela ? Aurons-nous de la pluie, de la boue pour souiller nos pieds, un creux dans le ventre et ces malentendus qui nous épuisent et nous rendent haïssables ?

Mais, ici, tout est prévu à l'avance, du moins pour nous qui sommes les caricatures des ambassadeurs d'autrefois.

A propos de Segalen* : « Après trois ans de vie en Chine, il aspire d'ailleurs à retourner en France. Nostalgie du pays ? Conséquence, plutôt, de la loi de l'exotisme en vertu de laquelle, vue d'Asie, c'est l'Europe qui devient l'extrême lointain... »

N'est-ce pas la loi qui m'a marqué tout au long de cette année ? Pour Segalen aussi, le Tibet est le lieu convoité et interdit, symbole même de l'inaccessible.

Ecartelé entre la prose et la poésie, je ne sais laquelle choisir. Je voudrais m'abandonner au plaisir d'inventer un récit, mais le rythme de la marche dicte la phrase pleine d'incertitudes dont se nourrit le poème.

Il faut que je trouve des sujets d'inspiration plus concrets et que j'évoque des détails plus réels, comme dans les *Piécettes pour un Paradis baroque*, car on ne nourrit pas le lecteur de méditations hésitantes et filandreuses. Il faut envelopper de poésie la chair opaque du réel... Ainsi le but prochain des *Lettres d'Extrême Gauche*...

Scories

COMPLAINTE

Au sujet de ce poème médiocre, je ne peux que faire mon auto-critique :

Je regrettais les arbres qu'on coupait, les branchages, les nœuds brisés et les racines décapitées, l'ombre et le frémissement des feuilles, les oiseaux en mal d'amour perchés sur la plus haute branche, la lune violée et colonisée par ceux qui disent : « Et nous qui avons la lune ! »

Je faisais une crise de jalousie devant un monde que je ne comprenais plus, qui allait de l'avant sans me consulter, où l'on taillait, émondait, coupait court à mes regrets qui portaient l'empreinte de mon origine féodale. Les arbres que je plaignais ont cédé la place à des arbrisseaux plus droits, qui auront une fonction dans le monde à venir, même si l'homme qui se dit renouvelé retrouve ses habitudes mentales et ses contradictions.

La Révolution ne peut qu'être permanente !